

FRANCIS FAGGIANELLI



LA VOIE SACRÉE



ROMAN



1

Au mois de mai 2006.

Comme nous l'avions convenu, je le contactai en fin de journée, assez tard par crainte de le déranger dans son travail. J'étais à mille lieues de penser que ce personnage très occupé me donnerait un rendez-vous dès le lendemain soir dans un restaurant de sa connaissance. J'y arrivai aux environs de vingt et une heures, après m'être extirpé avec peine des encombrements qui paralysaient la ville ce soir-là. Le restaurant se nichait dans une ruelle encore garnie de ses pavés d'antan, bordée de trottoirs dont l'inégalité alliée à l'étroitesse ne laissait la place à aucun doute sur l'époque quasi-médiévale dont elle datait. L'établissement qui se nommait *l'Assiette ancienne*, ne me donna pas l'impression de souffrir d'un manque de fréquentation... Les convives agglutinés autour des tables rondes ne laissaient pas énormément de liberté de passages aux employés. En arrêt sur le pas de l'étroite porte, je le cherchai du regard à travers une légère brume colorée, quand un immense moustachu, au pas balancé, se dirigea vers moi. Au tablier maculé qui lui entourait la taille, preuve évidente qu'il ne devait

pas s'ennuyer en cuisine, j'en déduis que ce personnage devait être le propriétaire des lieux.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Oui... Monsieur Fegag... j'ai rendez-vous avec lui.

— Fegag ! Connais pas !

Il se tourna vers le fond de la salle.

— Eh ! Juliiiiiee cria-t-il par-dessus les têtes des convives nullement impressionnés par cette voix de stentor qui brisa le silence quasi-religieux de la salle... L'habitude sûrement.

— Tu connais un certain Fegag ?

La serveuse, vêtue de noir, coiffée d'un chignon palmier flottant sur le sommet du crâne, était penchée sur une table qu'elle débarrassait nerveusement. Elle se redressa brusquement et cria d'une voix gouailleuse qui confirma l'aspect *titi parisien* que j'avais perçu, chez elle, au premier regard.

— Eh, Patron ! Tu ne reconnais même pas tes habitués, et elle montra du doigt un homme assis à une table au fond de la salle qui s'amusait visiblement de la situation.

— Ah ! Lilian !

Il se retourna vers moi presque en colère, la moustache agressive.

— Dites-moi *Lilian* et je comprendrai, nom de Dieu ! Il faut appeler les gens par leur nom, bon sang !

Puis, se retournant vers la salle, les deux mains en porte-voix :

— Eh Lilian, c'est pour toi !

Fegag me fit un signe de la main. En me faufileant entre les tables pour le rejoindre, j'eus l'impression de retourner avec magie dans un passé lointain. La sensation que cet endroit était figé dans le temps depuis des siècles fut si intense, que même les têtes des clients semblèrent étrangement en harmonie avec l'atmosphère ancestrale des lieux.

Je me contorsionnai tant bien que mal entre les tables en distribuant des excuses timides aux convives que je frôlai d'un peu trop près.

— Cela n'a pas été évident de vous trouver, dis-je, en arrivant à la table de Fegag.

Il me fixa avec un léger sourire. Sourire auquel j'allais m'habituer plus tard, car en cet instant, il eut plutôt tendance à m'irriter : Était-ce de la condescendance, la traduction d'une certaine suffisance ou un sourire dicté par l'amitié.

Plus tard, je comprendrai que c'était simplement l'expression d'une profonde gentillesse envers autrui et la manifestation d'une curiosité constante.

Je fus fortement surpris par ce lieu insolite et par la présence de ce personnage que je ne connaissais en réalité que depuis quelques jours. Il y a par moment dans l'existence, des rencontres d'une telle spontanéité, qu'il eut été aberrant de ne pas vouloir les prolonger :

Notre rencontre eut lieu au début du mois de février. Étant revenu quinze jours auparavant d'un reportage en Bosnie-Herzégovine, J'étais heureux de retrouver mon cadre familial, ainsi que le compagnon de mes beaux jours... Mon chat, que j'avais dû abandonner le temps d'une semaine aux bons soins, de la concierge qui avait aimablement accepté d'en assurer l'intendance.

Troipat, ainsi nommé suite à une tentative avortée de relation affective avec un 4x4 qui lui barrait la route ; véhicule aussi peu sensible à la gent animale que le chauffard qui était au volant. On ne ronronne pas contre ce type d'engin lancé à toute allure. Le vétérinaire ne lui ayant laissé que la patte avant gauche, le contact de sa mâchoire avec le sol était à chaque fois rude en même temps qu'inévitable lorsque, n'ayant pas perdu

l'habitude, il voulait passer son unique patte par-dessus son oreille :

Miaiououo ! Je ne m'y ferai jamais, miaulait-il à qui voulait bien l'entendre. Pour l'instant, la queue dressée tel un obélisque, il se collait au bas de mon pantalon à chacun de mes pas, de peur, sans doute, que son ingrat de maître, ne l'abandonne une nouvelle fois.

Ce reportage avait été particulièrement éprouvant et le lendemain-matin, en sortant de la douche, je ressentis une douleur fulgurante à la base du cou. Ce n'était pas la première fois que cela m'arrivait et, lorsque c'était le cas, j'avais pour habitude de consulter, sans attendre, un ostéopathe installé à deux pas de chez moi. Je me traînai donc tant bien que mal vers mon téléphone pour tomber sur un répondeur qui m'annonçait joyeusement, le départ en vacances pour trois semaines, de mon cher praticien. Je sautai sur les pages jaunes pour dégouter mon éventuel sauveur. Pas facile le choix ! Je savais que l'ostéopathie est une médecine délicate à pratiquer et que toutes les mains de ces messieurs n'étaient pas forcément salvatrices. Je ne pus choisir qu'au hasard et il fallut faire vite, car je devais passer au journal le plus tôt possible. Ce fut un nom peu commun qui retint mon attention : Lilian Fegag... Pourquoi pas ? On verra bien ! Me dis-je.



2

Il ne portait pas de blouse. Il était habillé comme pour sortir : chemise noire, pantalon noir, chaussures de ville. L'éclairage en demi-teinte sur des murs légèrement saumonés, ornés de reproductions de paysages marins, ne rappelait en rien une pièce à usage médical. Seule la table de traitement témoignait de sa fonction. Il ne me laissa pas le temps de parler :

— Mettez-vous en caleçon... Torse nu... Vous pouvez garder vos chaussettes !

— Vous ne voulez pas que je vous expli....

— Ne vous inquiétez pas ! Je sais ce que vous avez et j'en connais la cause.

Son attitude, neutre et chaleureuse à la fois, m'avait installé, sans attendre, dans un climat de confiance, et son assurance, malgré tout teintée d'une certaine humilité, me laissait le choix entre deux hypothèses : soit qu'il pouvait-être un charlatan averti, soit un ostéopathe de génie. Mon instinct me chuchota d'opter prestement pour la deuxième. À ce stade de la consultation, ce devait-être certainement mon instinct de conservation qui me guidait.

Ce qui suivit n'avait rien à voir avec la manière dont j'avais été reçu par son collègue, il y a quelques mois auparavant, lequel

m'avait abreuvé de questions à n'en plus finir, remontant mon passé à la manière d'un généalogiste.

La voix de Lilian me ramena dans la chaleur rassurante de *l'Assiette ancienne*.

— C'est un endroit magnifique, vous verrez, vous allez aimer, me dit-il, en portant un regard circulaire sur la salle.

Puis il reprit :

— Vous avez faim ? je me suis permis de commander pour nous deux.

Au même moment, Julie, dont les yeux pétillaient de bonne malice sur un petit nez en trompette, déposa un plat fumant sur notre table.

— ATTENTION ! ... C'est chaud-chaud cette affaire, lâcha-t-elle de sa petite voix acide.

— Merci Julie. Servez-vous ! Me dit-il en tournant le plat vers moi.

— Le service est rapide, remarquai-je.

— Le plat était déjà prêt en cuisine. Julie guettait votre arrivée pour servir.

J'avais très faim et le fumet qui chatouilla mes narines ne fit qu'augmenter mon désir de dévorer ce... Qu'est-ce que c'était au juste ? ... Peu important ! Je commençai au risque d'être impoli.

— Excusez-moi, dis-je entre deux bouchées, mais c'est de votre faute... C'est trop bon !

— N'est-ce pas ? Rien ne vaut la bonne cuisine à l'ancienne.

— Grum ! grum ! Grommelai-je pour acquiescer... La bouche pleine.

— Votre appétit fait plaisir à voir.

— Vous ne mangez pas ?

— Si, si, mais c'est un peu trop chaud pour moi.

Je piquai un morceau avec ma fourchette et le humai en le tournant sous mes narines.

— Ce n'est pas du lapin, ce n'est pas du veau, pas du bœuf... Ce ne serait pas du lièvre par hasard ?

— Vous n'y êtes pas !

En tout cas, ce n'est pas du gibier.

— Là, vous avez raison, dit-il, en rigolant.

— Alors ? ... Dites-moi.

— Devinez !

— !!!!!!!

— Allez ! Je vais vous mettre sur la voie : c'est un animal auquel il est arrivé, disons, une aventure sentimentale très décevante : il tomba amoureux d'une brosse à habits, mais, hélas, il n'eut pas en retour l'amour tant espéré.

— Nom de Dieu ! M'écraiai-je... Du hérisson !

— Je vois que vous connaissez la blague.

Ma glotte émit un drôle de son.

— Je vous signale que le restaurant s'appelle *l'Assiette ancienne* et que, ici, tout est à l'avenant... Surtout la nourriture.

— Je vois !

Hérisson ou pas, c'était délicieux et oubliant la réaction primaire de ma glotte, je décidai sans plus tarder de donner suite à mes agapes.

J'apparentai subitement le plaisir que je tirai de ce met à celui que j'avais éprouvé au cours de ma visite dans son cabinet lorsque, une fois allongé sur sa table, il avait glissé ses mains sous ma nuque pour former un berceau bienfaisant dans lequel mon corps se relâcha instantanément.

— Inspirez sans vous crispier... Comme si vous vouliez simplement humer quelque chose de bon, me demanda-t-il.

Ce fut comme si une multitude de lumières s'allumaient dans mon cou... Chacun de ses doigts effleurait un point douloureux et pourtant, je n'avais pas vraiment mal, c'était une autre sensation... J'étais le spectateur de la souffrance de quelqu'un d'autre. Le côté droit de ma nuque était comme bétonné et résistait douloureusement à son toucher alors que le gauche, totalement indolore, avait toute sa liberté de mouvement.

— Votre nuque n'a rien !

Comment pouvait-il dire cela ! Je venais de ressentir sous ses doigts...

— Mettez-vous doucement sur le ventre ! Je vais vous faire prendre conscience de la cause lointaine de votre problème, et pour votre santé à venir, essayez de ne jamais oublier la sensation que vous allez éprouver.

Ses mains se posèrent à la base de ma colonne et sous une légère pression, je sentis l'ensemble de mon corps s'enfoncer à gauche et partir vers la droite sans pouvoir revenir. Lorsqu'il retira ses mains, j'eus l'impression qu'une partie de mon être restait bizarrement aspirée vers la droite.

— Remettez-vous sur le dos ! ... Nous allons arranger tout ça. En vérité, cela fait des années que votre côté droit ne vit pas la même vie que votre côté gauche.

Il avait établi son diagnostic en moins de cinq minutes et surtout, m'avait fait prendre conscience de cette espèce de schizophrénie corporelle.

Je craignis pour ma nuque, car je n'avais jamais apprécié ces craquements qui se répercutaient jusque dans mon crâne au cours des manipulations que j'avais connues précédemment.

Après quelques mouvements de jambes très précis auxquels je participai, associés à des inspirations légères, il revint à ma nuque.

— Vous allez sentir la différence.

Il enfonça ses doigts profondément dans mon cou et me mobilisa les vertèbres dans tous les sens. Les lumières s'étaient éteintes tandis que le béton qui raidissait le côté droit de ma nuque avait littéralement fondu. Telle était la sensation incroyable que je ressentis : mon côté droit s'était réconcilié avec mon côté gauche... C'était un vrai miracle.

— Ne dites surtout pas que c'est un miracle. J'ai trop l'habitude que mes patients réagissent ainsi.

— Et pourtant... Je...

— Dites-vous simplement que votre, nuque, jusqu'à ce jour, était une victime innocente d'une cause lointaine qui, apparemment, n'a jamais été prise en compte.

— Alors les manipulations sur ma nuque...

— N'ont servi qu'à vous enfoncer dans votre problème. Il ne faut pas cogner sur les victimes. Le corps est aussi sensible au sentiment de justice que vous l'êtes, vous, dans votre entité d'être humain. Je vais vous enlever quelques tensions résiduelles... Sentez ! La pulpe de ses doigts glissait lentement sur mes vertèbres pour s'arrêter parfois sur un point sensible. Il me demandait alors :

— Regardez bien vers ce point sur lequel repose mon doigt, sans bouger votre tête, ne pensez qu'à vos yeux.

Puis, il me tournait la tête et parfois l'inclinait très lentement en me demandant de suivre son doigt du regard, dans un sens et dans l'autre. La douleur disparaissait progressivement. Il fouilla mon cou autant qu'il le pût... La région était parfaitement indolore.

— Vous rêvez, Gilles !

Je sursautai... La main de Lilian s'était posée sur la mienne.

— Excusez-moi, je suis bien là, mais la saveur de ce met me donne l'impression de voyager dans le passé

— Votre impression est la bonne, car figurez-vous que ce plat est tiré d'une recette élaborée par un bourgeois de Paris en 1393.

— En effet, cela remonte à quelques années. Mais comment avez-vous dégotté cet endroit ?

— J'ai toujours été intéressé par la cuisine ancienne et à force de fouiner, de me balader dans les vieux quartiers, j'ai fini par faire la connaissance de Baillevent, un matin, alors que je traînais dans un marché aux puces. Il était en train de négocier âprement le prix de vieux ustensiles de cuisine auprès d'un exposant. Je fus attiré par le ton de leur conversation et, étant moi-même intéressé par ces articles, je me permis, imprudemment, il est vrai, de m'immiscer dans leur marchandage. Baillevent s'était alors retourné brusquement vers moi avec colère :

— Mais de quel droit, cher monsieur, vous permettez-vous d'intervenir dans nos négociations ; nous ne nous connaissons point il me semble... Personne ne nous présenta à ce jour que je sache et mon éducation m'interdit de faire fi de votre insolence, crébondieu !

Surpris par ce langage d'un autre temps, je le regardai bouche bée, ne sachant que répondre. Amusé et surpris à son tour par mon air ahuri et, après un court silence accompagné d'un regard scrutateur, il éclata d'un gros rire et, m'envoyant une grande claque dans le dos, me déclara :

— Vous me plaisez, vous ! Et je constate que nous avons des goûts communs.

Puis, s'adressant au vendeur :

— Je vous prends la moitié du lot au prix que je vous ai proposé et l'autre moitié est pour mon ami... Au même prix bien entendu ! C'est à prendre et surtout pas à laisser !

Éberlué, le vendeur balbutia un *c'est d'accord* à peine audible

— À la bonne heure, crévindieu ! ... Qu'est-ce qu'on peut perdre comme temps en palabres dans ce vieux monde !

Et, se tournant vers moi avec jovialité :

— Allez ! Je vous offre une bolée de gerboise à l'estaminet d'à côté.

Lilian marqua un temps, puis reprit la parole :

— C'est dans ces circonstances assez particulières que je fis la connaissance du propriétaire de *l'Assiette ancienne*, restaurant spécialisé dans la cuisine médiévale. Il est le descendant du célèbre cuisinier Baillevent qui officiait au moyen-âge, créateur de moult recettes qu'il légua à la postérité. Depuis cette époque, aucun des descendants de cette famille n'a failli à la tradition : perpétuer l'art de la cuisine ancestrale, ce qui explique l'atmosphère particulière de ce lieu peu commun et pour lequel je me suis découvert une affection sans borne.

Je me retournai sur ma chaise pour observer l'endroit avec plus d'attention : c'était indescriptible tant les objets, le mobilier de bois sombre, mêlaient leurs formes dans la lumière vacillante des photophores. Il émanait des ombres humaines projetées sur les murs, une odeur de mystère. Les occupants des tables semblaient uniformément plongés dans de profondes discussions qui pouvaient laisser imaginer qu'un énigmatique complot collectif se tramait sous ces voûtes aux ombres inégales. Je remarquai alors, à l'opposé de la salle, une table occupée par un homme seul. Nos regards se croisèrent un moment, puis il tourna la tête, l'air gêné. C'est l'impression furtive que j'eus à cet instant, mais peut-être me trompai-je, car nous étions dans la pénombre et assez éloignés l'un de l'autre.

— Cet endroit est devenu mon havre de paix, me dit Lilian, il me permet de retrouver, dans mes moments de doute, des valeurs qui ne devraient pas être oubliées.

— Auriez-vous une tendance au passéisme ? Lui demandai-je, en voyant son regard s'égarer vers les voûtes.

— Je ne pense pas ! Ce n'est pas la nostalgie pathologique qui me guide, vous savez, c'est bien autre chose. Je pense, en avançant dans l'existence, que les réponses aux questions que nous nous posons, que l'humanité entière se pose, résident dans le temps passé, et cet endroit, pour moi, reste un relais vers ces époques lointaines qui ont connu des moments de grande lumière.

— Il est vrai que les lumières qui éclairent les chemins bienfaiteurs de l'humanité sont plutôt vacillantes de nos jours.

Voilà que je me mettais à parler comme lui, maintenant, ce devait être l'ambiance.

— Vous savez, c'est comme cela que j'ai découvert l'ostéopathie.

— C'est-à-dire ?

— Il y a longtemps maintenant, au cours d'un voyage au Maroc, je me trouvais en plein désert avec ma compagne et un couple d'amis. À l'époque, j'exerçais une profession médicale qui nécessitait, pour être pratiquée, toute une batterie d'appareils dépendant d'une source d'énergie. Et là, au beau milieu de ces dunes qui s'étalaient à perte de vue, je pris conscience que, bien qu'exerçant cette activité médicale le plus consciencieusement possible, je ne leur serais d'aucun secours, si un incident quel qu'il soit, venait affecter leur liberté de mouvements. Sans source d'énergie, j'avais les mains liées et je trouvais cette situation tout à fait anormale. Il devait forcément exister un autre moyen.

— Mais vous ne saviez pas que cet autre moyen existait déjà ?

— Si, bien sûr, je savais ce qu'était l'ostéopathie, mais à l'époque, sortant d'une formation médicale classique et satisfait des certitudes de la faculté, j'avais, comme beaucoup de mes

collègues, un doute sur l'efficacité de la pratique de l'ostéopathie.

Je n'avais pas vu arriver Baillevent qui se planta devant notre table.

— Alors ? Ça va comme vous voulez ?

— Parfaitement, répondit Lilian... Ah ! je te présente un ami de fraîche date, Gilles Vallois, journaliste à *l'Événement*.

Baillevent tira une chaise sous ses fesses et s'assit lourdement entre nous deux.

Il me fixa avec insistance et lâcha avec une moue qui frisait le mépris :

— Journaliste hein ! ... C'est pas tellement ma tasse de thé, les journalistes.

Au moins, on ne pouvait pas lui reprocher son manque de franchise, pensai-je.

— Il est comme ça, dit Lilian en rigolant... À l'état brut, légèrement moyenâgeux, si j'ose dire.

— Ah tu peux te foutre de moi ! Toi qui pratiques une médecine basée sur des principes ancestraux, perdus dans la nuit des temps.

— Perdus ! Perdus ! ... Pas pour tout le monde... La preuve : Lilian se montra du doigt.

— Ouais, bon ! Mais dites-moi ! Vous n'avez pas fini votre repas... Je vais vous servir un de ces desserts dont vous me donnerez des nouvelles encore dans cent ans... au moins.

Il se leva pour se diriger vers les cuisines.

La lourde démarche de Baillevent se dirigeant vers ses fourneaux me fit penser subitement à celle que j'avais inconsciemment adoptée en sortant du cabinet de Lilian.

Fegag m'avait prévenu :

— Levez-vous lentement et marchez un peu... Attention, vous pouvez vous sentir bizarre sur vos jambes.

Dès que je fus debout, je sus que je n'étais plus le même : mes appuis avaient changé et j'avais l'impression d'avoir grandi. Ma respiration était libre et ce poids qui pesait sur ma poitrine depuis longtemps et que j'attribuais naïvement au stress, avait complètement disparu.

J'aurais voulu m'attarder après la séance, pour en savoir plus sur le personnage et sa méthode, mais, lisant dans mes pensées, il mit fin rapidement à la consultation.

— Excusez-moi, je vous ai pris entre deux rendez-vous et des patients attendent, mais si vous êtes d'accord nous allons nous revoir dans quinze jours... Une deuxième intervention est nécessaire pour finaliser le résultat.

Je marchai en flottant dans un léger vertige, m'obligeant à me concentrer sur mon équilibre sous peine de chute immédiate. Bizarre, il avait dit... Bien plus que cela : j'avais l'impression que nous étions deux à marcher côte à côte. Plus tard, il m'expliquerait pourquoi cette sensation.

Donc, je n'étais pas sorti indemne de chez Fegag. Ma nuque et mon corps allaient plus que bien, peut-être même trop bien pour mon cerveau qui se mit à fonctionner à la vitesse supérieure, m'ouvrant ainsi des perspectives de réflexions inhabituelles. J'avais hâte de revoir ce personnage dans quinze jours pour la deuxième intervention.

Fegag avait suivi mon regard qui accompagnait Baillevent et de crainte que mon opinion sur son ami ne soit négative, il prit les devants, s'empressant de me dire :

— Surtout ne prenez pas mal son attitude envers vous. C'est un homme de cœur qui a été secoué par la vie.

- Je n'en doute pas un instant.
- Il a dû se battre pour conserver son restaurant et croyez-moi cela n'a pas toujours été facile.
- Pourtant, les clients semblent apprécier l'endroit.
- Oui, mais cela n'a pas toujours été le cas. Vous savez, c'est une performance quotidienne que de fidéliser une clientèle à laquelle vous ne proposez que des mets à base d'ingrédients dont la plupart des noms sont méconnus ou oubliés depuis belle lurette.
- Je n'avais pas pensé à ça, c'est vrai !
- Et je vais vous dire pourquoi il garde une dent contre les journalistes.
- Ah ! dites-moi ! Je suis curieux de savoir.
- Mais attention ! Vous ne le raconterez à qui que ce soit ni ne l'écrirez... C'est promis ?
- Promis juré !
- Cela commence à l'époque de l'avènement de ce que l'on a appelé *la nouvelle cuisine*. Vous rappelez vous cette mode ? En avoir le moins possible dans son assiette pour un prix le plus élevé qui soit. Il fallait trouver cela bon ou mauvais dès la première bouchée, car, étant donné la quantité reposant devant vous, la deuxième bouchée était souvent inexistante.
- Vous exagérez un peu !
- Oui, bien sûr ! ... Mais pas beaucoup.
- Cela dit, il est vrai que certains cuistots ont pris leurs clients pour des imbéciles.
- Au cours de la polémique entre les anciens et les modernes, les anciens avaient choisi Baillevent comme porte-paroles. Avec son caractère entier, il s'empara de la bannière avec fougue pour monter aux créneaux bille en tête comme avaient dû le faire ses ancêtres au moyen-âge. Les *bobos* de l'époque, avec quelques journalistes bien-pensants, eurent facilement le dessus au cours

de certains débats télévisés. Il est évident qu'il ne fit pas le poids, confronté à certains intellectuels habitués des caméras, d'autant plus qu'une certaine presse-écrite prenait le relais avec âpreté, le lendemain de chaque émission.

— Je peux comprendre sa rancœur, dis-je.

— Il mit un certain temps à s'en remettre.

Fegag marqua un temps, tout en jetant un regard amical à son ami, puis il reprit.

— . La maladie de sa femme n'arrange rien.

— Une maladie grave ? questionnai-je.

— Elle lutte depuis quelques années, contre un cancer qui la ronge inexorablement.

J'observai Baillevent qui circulait maintenant entre les tables. Il susurrant un mot gentil, penché sur chaque convive. Il faisait bien son travail. Je remarquai que son attitude changea lorsqu'il arriva à la table de l'homme seul. Il s'était incliné sur lui dans une attitude plus confidentielle. J'observai avec plus d'attention et me rendis compte que c'était l'homme qui parlait. Bien que je ne puisse pas saisir leurs paroles, je compris, à l'expression du visage de l'homme seul, que le ton était autoritaire. Cela dura un moment... Baillevent, immobile, écoutait sans broncher, puis il se redressa subitement et se dirigea vers ses fourneaux.

Je me retournai vers Fegag qui finissait son hérisson sans se presser. Il mangeait lentement.

— Vous me disiez, avant que Baillevent ne vienne, qu'au cours de votre voyage au Maroc...

— Ah oui ! Donc, depuis ce voyage je n'ai eu de cesse que de rejoindre la petite famille des ostéopathes.

— Pourquoi petite ?

— Tout simplement parce qu'à cette époque, ils étaient peu nombreux et il fallait être très courageux pour en faire partie. N'oubliez pas que c'était le temps de la chasse aux sorcières.

Les procès pour exercice illégal de la médecine foisonnaient. Là aussi, nous eûmes affaire à certains personnages qui, ayant pignon sur rue, ne se privaient pas de manifester leur mauvaise foi dans de nombreux journaux ainsi que sur certaines radios.

— Vous ne semblez pas trop apprécier certains de ces messieurs, n'est-ce pas ?

— Comment aurais-je pu les aimer à l'époque ? Ils ont ralenti considérablement l'avènement de cette médecine et, par conséquent, privé des centaines de milliers de malades d'un bien-être qu'eux-mêmes étaient incapables de leur apporter.

— Mais vous avez fini par remporter la victoire.

— Oui ! ... Après quarante ans de lutte et surtout grâce aux patients qui, outrepassant les critiques et les mises en garde, se sont mis à fréquenter nos cabinets, reconnaissant ainsi notre pratique bien avant que les pouvoirs publics ne le fassent.

— En fait, si je comprends bien, ce sont les malades qui ont forcé la main aux politiques.

— En quelque sorte. Mais vous savez, c'est l'éternelle histoire de l'affrontement des idées. Pas grand-chose ne change en ce bas monde et rien ne changera tant que les relations humaines reposeront sur le perpétuel désir de conquérir le pouvoir. Ce n'est pas à vous, journaliste, que je vais l'apprendre, n'est-ce pas ?

— Oh que non !

Julie arriva pour débarrasser nos couverts.

— Le patron est en train de préparer vos desserts... Je vous les amène dans un instant.

Le petit vin à base de miel et de gingembre qu'il fallait s'efforcer de boire à petites goulées parcimonieuses sous peine de terminer la soirée avec le dessous de table comme unique

perspective, me ramena encore à cet instant, où, la séance terminée, Lilian m'avait dit :

— Venez le soir, en dernier rendez-vous, nous aurons alors le temps de discuter un peu. C'est bien ce que vous avez derrière la tête, n'est-ce pas ? Me dit-il, avec un léger sourire.

En plus, il lisait en moi.

— Vous ne vous trompez pas ! En effet, je suis assez surpris par votre manière de faire et surtout par ce que j'ai senti.

— Et par ce que vous allez ressentir plus tard, rajouta-t-il, avec un petit sourire en coin qui semblait vouloir dire : *tu ne sais pas ce qui t'attend, mon pote.*

— Ah !

— Oui vous risquez d'être très fatigué et de connaître des sensations inédites. Il ne faudra pas vous affoler... Tout ce que vous subirez sera normal et surtout sera positif pour l'avenir.

Nous nous étions quittés sur ces mots. Étant donné la douceur de l'intervention, je restai sceptique quant à la fatigue annoncée.

Le lendemain-matin, mon scepticisme me parut incongru lorsque des courbatures jamais ressenties jusqu'à ce jour m'empêchèrent presque de me lever. Je le fis en grimaçant et me traînai comme un vieillard jusqu'à la cuisine. À ce moment-là, je soupçonnai le chat couché à sa place habituelle sur le canapé, de se foutre de moi. À mon passage hésitant, il se redressa sur ses fesses et me suivit des yeux comme un général passant ses troupes en revue. Je perçus en cet instant dans son regard doré une lueur que je ne connaissais pas encore... La moquerie.

— *Tiens ! Il boite, remarqua le chat. Pourtant hier soir il ne boitait pas... Bizarre les humains ! Il devrait faire attention, je sais de quoi je parle. Enfin moi, je ne me plains pas, il me reste trois pattes et ma dextérité de chat, tandis que lui, s'il ne fait pas gaffe, avec une seule patte, il n'ira pas loin et vu sa souplesse...*

*Tiens ! je vais quand même l'accompagner jusqu'à la cuisine...
Sait-on jamais, s'il se cassait la figure.*

Je m'affalai sur une chaise, épuisé.

— Miaou !!!

Et l'autre, qui m'avait suivi comme un garde du corps réclamait son petit-déjeuner. J'eus quand même la force de mettre mon café en route et de verser quelques croquettes dans la gamelle du chat-moqueur... Je n'étais pas rancunier.

Les coudes sur la table et ma tête, si lourde, dans mes mains, j'attendis que le café veuille bien passer. Je faillis me rendormir. Alors ça ! Ce n'était plus de la fatigue mais de l'anéantissement pur et simple. Il ne me restait plus, comme il me l'avait conseillé, qu'à m'installer dans une vie végétative durant deux jours. J'en profiterais pour terminer la rédaction de mon reportage sur la Bosnie.

Une fois le café avalé, je retournai me coucher Troipat ronronnait, allongé sur mes jambes, ses yeux dans les miens. Chaque propriétaire de chat vous dira que son animal est unique et je vous dirai la même chose, mais le mien avait vraiment quelque chose en plus que les autres : une patte en moins. L'absence de cette patte l'avait comme sublimé. La souffrance, sans doute, lui avait ouvert la région d'un monde réservée habituellement aux héros ou aux anges... Ou aux enfants gravement malades qui projettent une lumière bienfaisante autour d'eux. Troipat, en en perdant une, s'était rapproché de l'humain : son miaulement avait un timbre différent selon sa demande : j'ai faim, je ne suis pas content, je veux des caresses, étaient modulés différemment.

Ce matin, on ferait la grasse matinée, n'est-ce pas ? Lui demandai-je, en noyant mon regard dans ses yeux d'or. Il semblait d'accord. Ces moments-là étaient rares et pourtant si nécessaires. Ses ronflements me laissèrent entendre que nous

allions baigner tous les deux dans une sorte d'harmonie bienfaitrice de laquelle toute moquerie serait exclue.

Vingt-quatre heures plus tard, je ne ressentis plus ni gêne ni douleur. Mes jambes étaient prêtes à me hisser jusqu'au sommet de l'Everest si je leur avais demandé.

En attendant le dessert annoncé par Julie, j'observai Lilian, cet homme de taille moyenne, mince, toujours vêtu de noir, au visage changeant comme le temps où soudain les nuages pouvaient masquer le soleil de ses yeux gris en plissant son large front bordé de mèches blanchissantes.

L'envie de lui demander de parler de son livre et surtout de commencer à me dévoiler les grands principes de la méthode qu'il avait mise au point, occupait maintenant mon esprit... Méthode dont j'avais pu juger l'étonnante efficacité. Mais, commençant à percevoir la psychologie du personnage, je craignis de le presser. Je le soupçonnai d'avoir le goût du mystère et, tout bien réfléchi, j'en étais persuadé. De toute manière, les individus qui cherchent à se rendre bien au-delà des choses établies, sont toujours, inconsciemment, en quête d'un inconnu mystérieux. Certains se contentent tout au long de leur vie de contempler leur image que le miroir leur renvoie fidèlement tandis que d'autres ne rêvent que de se glisser derrière. Ce sont, peut-être, ces êtres exceptionnels dont l'humanité est friande au cours de certains siècles dits *de lumière* pour lui permettre de procéder aux bonds en avant censés extirper les peuples de l'obscurantisme.

Julie déposa devant nous deux tartelettes accompagnées d'un petit pot rempli d'une sorte de gelée.

— Ce sont des darioles à la cannelle et au safran. Dans le pot vous avez de la compote de pommes aux amandes, leur expliqua-t-elle.

— Je connais, dit Lilian. C'est un dessert dont la recette est tirée du viandier de Baillevent, un livre de cuisine du quatorzième siècle... C'est délicieux, vous allez voir !

Cela l'était en effet. Mais je m'aperçus que Lilian regardait avec insistance par-dessus mon épaule, le visage fermé ; puis il se plongea dans son dessert, l'air soucieux.

— Quelque chose ne va pas ? Lui demandai-je.

Il releva la tête, un peu surpris

— Pardon ?

— Je vous demandais si tout va bien ?

— Oui, oui, bien sûr !

— Je vous trouve préoccupé, tout à coup.

— Non, du tout ! ... Un peu fatigué peut-être, à moins que ce soit ce petit vin d'antan qui chahute mes neurones.

Je me retournai et m'aperçus que la salle s'était vidée de ses convives. L'homme seul n'était plus là. Lilian dégustait ses darioles avec application, le regard perdu au fond de son assiette. Drôle de personnage, pensai-je encore une fois Je me taisai, respectant son silence. Son dessert terminé, il se redressa et, comme surpris par la situation, émergeant d'une période d'absence, il regarda sa montre.

— Mon Dieu ! Il se fait tard ! Cela ne vous dérange pas si nous rentrons ?

— Absolument pas ! ... Je suppose que, demain, nous avons tous les deux une bonne journée de travail qui nous attend.

Nos pas glissaient légèrement sur les pavés de la rue qui brillaient sous une légère pluie et la lassitude due à la lourdeur du repas, s'effaçait lentement dans la fraîcheur de la nuit. Nous marchions sans rien dire vers mon véhicule stationné à une centaine de mètres. Au bout d'un moment, je brisai le silence.

— Je ne voudrais pas être trop indiscret, mais j’aimerais vous poser une question.

— Je vous en prie.

— Où en est votre manuscrit ?

Dans cette rue du passé, déserte, où seule la présence de mon véhicule rappelait la modernité de l’instant, Lilian ne possédant pas de voiture, ne se déplaçait qu’en taxi, je me crus autorisé à lui poser cette question, car à la fin de la deuxième visite à son cabinet, au moment où j’allais prendre congé, satisfait et surtout, toujours aussi agréablement surpris par sa méthode, il m’avait demandé :

— Pouvez-vous rester un moment, si cela ne vous ennuie pas ?

— Pas du tout !

— Voilà ! C’est un peu délicat... Je vous explique : dans ma profession, il arrive parfois que le contact avec certains patients soient plus enrichissants que d’autres. La plupart du temps cela ne tient pas à grand-chose... Une attitude, un geste, un sourire. Je dirais... Une vibration bénéfique.

Il s’arrêta, et avec un regard légèrement en dessous agrémenté d’un petit sourire en coin, il conclut :

— Et dites-moi que je me trompe si ce n’est pas qui se passe en ce moment ?

— Absolument ! Vous avez fortement excité ma curiosité et je serais désolé de rester sur ma faim.

— De mon côté, j’aurais peut-être besoin, je ne vous le cacherai pas, de votre expérience de journaliste.

— Dites-moi !

— Eh bien, ma pratique de l’ostéopathie, comme vous l’avez compris est une démarche tout à fait personnelle issue de recherches et d’un travail de réflexion de tous les instants depuis trente-ans. J’ai commencé à mettre sur papier le fruit de ces

réflexions et si je vais jusqu'au bout de mon écriture j'aurai besoin de l'expérience d'un homme de l'art, à chacun son métier n'est-ce pas, pour me donner des conseils sur la manière de construire mon manuscrit et, éventuellement, pour me guider dans les méandres du milieu de l'édition.

— Cela ne pose aucun problème.

— Je vous remercie infiniment. Je vais vous donner mes coordonnées, disons... privées. Appelez-moi quand vous le désirez, je suis libre pratiquement tous les soirs... Nous irons dîner, je vous invite.

— D'accord ! Je vous rappelle le plus tôt possible.

— Il se leva, me tendit la main et me raccompagna jusqu'à la sortie de son cabinet. Arrivé au bas de son immeuble, je me rendis compte qu'il avait fait l'impasse sur l'essentiel : le nom de la partie de mon corps qui était responsable de tous mes maux... Le nom de celui qui était le maître d'œuvre absolu.

La tête inclinée, il frottait un pavé de la pointe de son pied droit comme s'il voulait en effacer le reflet jaunâtre de la lumière du réverbère sous lequel nos ombres s'étaient.

— Ah ! mon manuscrit ? Et bien, il avance lentement, finit-il par dire. Mais je suis ralenti par certaines difficultés.

— Des difficultés d'écriture ?

— Non ! Absolument pas ! ... Des difficultés d'un autre ordre... que j'avais prévues d'ailleurs.

Il s'interrompit, puis me demanda, légèrement gêné.

— Cela ne vous ennuie pas si nous en parlons un autre jour ?

— Bien entendu. Pardonnez-moi si j'abuse de votre patience, mais la curiosité est la plus forte.

Nous étions arrivés, près de mon véhicule.

— Ne vous en faites pas ! Nous allons nous revoir dans peu de temps, me dit-il, en me serrant la main avec chaleur.

Je compris qu'il aurait été incongru de lui proposer de le raccompagner et indécent de le priver du plaisir de s'enfoncer seul dans la nuit, perdu dans ses pensées.

Avant de démarrer, je le regardai s'éloigner d'un pas léger, puis il disparut en s'engouffrant dans une ruelle.

J'avais rencontré beaucoup de monde, vécu toutes sortes de situations, frôler bien des dangers dans ma vie de reporter, et, bizarrement, c'était depuis ma rencontre avec Fegag qui, à y bien regarder, pouvait paraître des plus banale, que je pressentis avec acuité, le chamboulement de mes jours dans un avenir proche.

La deuxième visite à son cabinet avait été déterminante. Entre-temps, je m'étais renseigné plus amplement sur l'histoire de l'ostéopathie dans notre pays et je fus surpris par les prises de positions sectaires des pouvoirs publics et des autorités médicales envers cette médecine : procès, intimidations en tous genres, mauvaise foi. La guerre fut longue et pénible avant d'arriver à la reconnaissance.

Fegag me reçut vêtu de la même manière.

— Alors, comment allez-vous ?

— Bien, très bien même, après être passé par l'état de fatigue intense que vous m'aviez annoncé.

— Ah ! Vous l'avez ressenti... C'est très bon signe. Bien, mettez-vous en tenue, nous allons voir où vous en êtes.

Je me retrouvai sur la table. Il posa ses mains sur le bas de mon dos en me disant :

— Aujourd'hui nous allons faire de la dentelle.

En appuyant en profondeur, il me fit prendre conscience de l'absence de douleur et de la fluidité retrouvée sur toutes les parties de mon corps.

— Ne vous fiez pas complètement à ce que vous venez de sentir. Votre problème n'est pas tout à fait réglé.

Je sentis ses doigts remonter des profondeurs des tissus vers la surface, ils frôlaient ma peau et s'enfonçaient doucement par endroit pour réveiller une douleur aigue.

— Ce sont des tensions résiduelles d'adaptation. Inspirez ! Regardez vers ce point ! Forcez sur vos yeux ! Soufflez ! Poussez légèrement vers mon doigt.

Ce fut par une succession de petits ordres auxquels j'obéissais que les douleurs résiduelles disparurent.

Après un palper profond de tout mon corps pour me faire prendre conscience que je ne ressentais absolument plus rien, il me demanda de me lever.

— Voilà ! ... Vous êtes paré pour le restant de votre vie.

— Vous voulez dire que je ne ressentirai définitivement plus rien, lui demandai-je, en m'habillant.

— Je n'ai pas dit cela.

— Ah !

— Je voulais dire que lorsque votre problème réapparaîtra, il ne tiendra qu'à vous, de le traiter le plus rapidement possible puisque maintenant vous en connaissez l'origine.

— Parce qu'il va réapparaître ?

— Bien entendu qu'il réapparaîtra, mais quand ? personne ne peut le dire.

— Pourquoi reviendrait-il ?

— Ah ! ... Vous me posez là la grande question... Alors je vais vous faire la grande réponse : parce que vous vivez, tout simplement.

Sa réponse me semblait un peu simpliste et...

— Oui, je sais ma réponse ne vous satisfait pas.

— Je le reconnais, mais je ne suis pas dupe, et je soupçonne une face cachée dans votre réponse.

Il rit légèrement.

— Vous avez raison, mais ce n'est pas intentionnel, c'est simplement que les gens, vivant dans un monde complexe, attendent souvent des réponses compliquées aux grandes questions et que, par crainte d'eux-mêmes ou la peur de découvrir peut-être ce qu'ils sont vraiment, ils ne se les posent pas ou, surtout, se les posent mal.

— Mais alors, quelle est la bonne question ?

— Eh bien, qu'est-ce que la vie, tout simplement !

— Et la réponse ?

— Réfléchissez ! ... Vous devriez déjà avoir la réponse si vous avez été attentif à ce que vous avez senti durant les deux interventions.

Il me prenait au dépourvu, mais il avait raison. On se posait rarement les questions fondamentales sur l'essence et, mieux encore, sur la finalité de notre existence. C'était souvent les deux extrêmes : pas de questions du tout, ou alors, la quête désordonnée, obsessionnelle à travers des philosophies complexes et des religions éthérées.

— J'oserais bien une réponse mais j'ai peur qu'elle soit trop...

— Simple... Dites-le !

— Oui... Vous avez raison !.

— Alors vous avez la réponse !

— Le mouvement !

— Avec un grand M !

— Mais ça ne m'explique pas pourquoi mon problème risque de revenir ?

— Eh bien, si la vie est le mouvement, cela induit que le mouvement s'arrête avec la fin de vie et que la mort est l'absence de mouvements.

— Oui ! Lui avais-je répondu, légèrement dépité.

— Avouez que la simplicité du raisonnement vous plonge dans l’embarras. N’ai-je pas raison ?

— C’est bien cela !

— Si vous acceptez le concept de la bipolarité de l’existence, vous devez accepter alors le principe de bipolarité du mouvement qui ne peut exister sans son absence, c’est-à-dire le blocage... ou le refus si vous préférez.

— Mais alors, cela voudrait dire que tout le monde serait bloqué ?

— Vous avez compris, et parmi les gens qui souffrent aujourd’hui, certains savent pourquoi et d’autres pas.

— D’accord ! Mais quel est le lien avec votre pratique dans tout ça ?

— Au stade de notre discussion, il ne s’agit pas de parler de ma pratique mais bien de définir les bases philosophiques de l’ostéopathie.

— Oui, j’ai compris, le mouvement en est la base.

— En rajoutant le maître mot *harmonie*. je vous ai donné les premiers éléments de réflexion pour que vous appréhendiez les postulats de cette médecine, mais comme vous désirez passer du stade de *patient-consommateur* à celui de *patient-initié*, il va falloir accomplir votre propre démarche de compréhension. Le plus dur dans cet exercice, est de retrouver la simplicité de raisonnement.

Je sentis qu’il ne m’en dirait pas plus aujourd’hui. Il tenait apparemment à m’imposer un parcours initiatique, ce qui n’était pas fait pour me déplaire... Toujours la curiosité.



3

Quelques jours plus tard, Lilian m'appela dans la soirée. La sonnerie du téléphone fit sursauter Troipat qui flemmassait sur mes genoux.

Je décrochai.

— Seriez-vous tenté par un week-end à la campagne ? Me demanda-t-il, d'emblée.

— Euh ! Vous me prenez un peu de court...

— Oui, je n'en doute pas, mais j'ai l'un de mes bons amis qui reçoit quelques personnes dans sa propriété au bord de la Marne... J'aimerais vous le faire connaître.

— C'est très aimable mais...

— Allez ! Laissez-vous faire, vous ne le regretterez pas, j'en suis sûr.

— Bon ! ... Mais...

— Ah Parfait ! J'étais sûr que vous seriez des nôtres... C'est ce que j'ai dit à mon ami, d'ailleurs.

Il avait l'art de la persuasion.

— Je vous rappellerai vendredi soir, nous verrons comment nous y rendre. Passez une bonne soirée ! Et il raccrocha.

Il se faisait tard et Troipat semblait partager le même avis. Il sauta en vrille de mes genoux, atterrit légèrement sur le flanc gauche comme d'habitude, se dirigea vers la chambre, s'arrêta sur le seuil, se retourna en me fixant, un bout de langue rose

pointant sous sa canine : alors, tu viens ? ... C'est l'heure ! ... Enfin ! ... C'est comme s'il l'avait dit.

Le samedi matin, à huit heures exactement, le taxi était devant la porte de mon immeuble. Lilian avait choisi ce mode de transport pour éviter toute contrainte.

— Laissons-nous conduire vers la fraîche campagne comme au temps des calèches, me dit-il, avec un large sourire de satisfaction.

Sa bonne humeur matinale faisait plaisir à voir. Puis, retrouvant un air nostalgique, il dit sur un ton de récitant :

— C'est vrai que je regrette ce temps où les calèches amenaient vers la Marne des familles entières excitées par le sentiment de liberté que le dimanche de loisir leur offrait... Ah ! les dimanches à cette époque, c'était quelque chose... Les repas sur l'herbe avec le son lointain des accordéons qui faisaient valser les couples sous les guirlandes des guinguettes. Au fait, je vous présente Igor, me dit-il, en désignant le chauffeur qui, une casquette à carreaux vissée sur le crâne, s'efforçait pour l'instant de nous extraire de la circulation à grands coups de volant.

— Igor est mon chauffeur attitré, ou presque. Savez-vous qu'il est le dernier descendant des Russes blancs chauffeurs de taxis.

Igor me fit un large signe amical de la main, ce qui provoqua une embardée immédiate du véhicule, suivi d'un concert de klaxon en aval auquel Igor répondit par une volée de mots en Russo-franco-argot dans laquelle il était vaguement question de cosaques en rut chevauchant allègrement les compagnes de ces messieurs les klaxonneurs.

— Ça, c'est tout Igor ! S'exclama Lilian, aux anges... J'adore sa manière délicate de perpétuer la langue de ses ancêtres.

Je ne regrettai pas ma décision. Cette fin de semaine s'annonçait joyeuse.

Nous avons quitté la ville sous un franc soleil d'hiver qui caressait le vert tendre des prés gorgés de rosée. C'était une lumière de certains matins qui nous réconcilie avec le monde. Cette lumière qui nous embellit parfois jusqu'à l'ivresse. Je compris que Lilian, par son silence, s'imprégnait des mêmes sensations. Igor avait adouci sa conduite tandis que la voiture ronronnait en sourdine, maintenant sa bonne allure sur une petite départementale qui nous amenait vers Noisiel, coquette ville au bord de la Marne.

— Vous verrez ! L'endroit où nous allons est assez extraordinaire, me dit Lilian. Ce n'est pas très éloigné de Noisiel... Vous connaissez Noisiel ? Une charmante bourgade ! Nous essayerons de la visiter, si nous en avons le temps, bien sûr.

En effet, elle était charmante lorsque nous la traversâmes.

— Passe par le centre si tu peux, avait demandé Lilian à Igor lorsque nous arrivâmes en vue de la cité.

Les façades médiévales habillaient les rues de leurs lumières dorées. Leurs enduits piqués par la pureté de l'air exhalèrent justement le souvenir nostalgique du passé. Je pensai soudain, qu'il était absurde de vouloir appréhender le futur incertain alors que nous avions dans le passé tous les indicateurs de vie nécessaires à nos choix. Quelle leçon nous recevons lorsque nous sommes capables de ravalier notre fatuité d'homme moderne !

Lilian me sortit de mes pensées.

— Regardez ! Nous passons devant l'ancienne chocolaterie qui a fait la fortune et la notoriété de Noisiel.

Nous quittâmes la zone urbaine pour longer un superbe lac encore emmitoufflé dans sa brume matinale. Igor bifurqua

brusquement dans un chemin de terre humide, bordé de noyers et de saules, nous faisant déboucher dans une clairière illuminée par la clarté d'hiver à peine filtrée par les arbres dont les feuilles, agitées par une légère brise, nous renvoyaient les rayons telles une multitude de petits miroirs.

Le moulin était là... accroché à la rive de la Marne que nous avions rattrapée après avoir effectué le détour par Noisiel.

Le personnage était élancé, légèrement dégingandé. Il s'avançait vers nous d'une allure décontractée, la main déjà tendue vers moi bien avant qu'il n'arrive à ma hauteur.

Lilian fit les civilités :

- Commissaire Tristan Beauregard, me dit-il.
- Ravi de vous recevoir, monsieur, répondit le commissaire, en inclinant légèrement la tête vers son invité.
- Gilles Vallois, journaliste à l'Événement.
- Lilian m'a déjà parlé de votre rencontre... Je suis vraiment heureux de faire votre connaissance.

Ses yeux qui me scrutaient, reflétaient bien le patronyme qu'il portait. Une mèche brune tombant sur le côté droit du front, lui donnait un petit air d'adolescent, mais sa mâchoire carrée annonçait, à l'encontre, un caractère volontaire. Il se tourna vers notre chauffeur :

- Alors Igor, toujours derrière le volant ?
- Plus que jamais, monsieur le commissaire et... À la bonne vitesse.

Beauregard lui sourit.

- Je l'espère Igor, je l'espère.

À une certaine époque, Igor, victime certainement d'un gène dominant, apparentait les périphériques parisiens aux montagnes russes, ce qui le conduisit inexorablement vers les tribunaux. Le commissaire avait dû jouer de son influence

auprès du juge qui se contenta de le sermonner, en lui expliquant que l'on ne se comportait pas sur le périphérique comme on pouvait le faire à la foire du Trône ; que c'était très mal vu de jouer aux autos-tamponneuses en cet endroit et surtout, qu'il ne fallait pas prendre la fuite devant les motards sous prétexte que sa maman lui avait toujours dit de ne pas se laisser siffler dans la rue par des malpolis.

Igor nous quitta en essayant, présence du commissaire oblige, de contrôler le patinage des roues de son taxi... La dernière fois, il les avait comiquement transformés en patrouille camouflée, les recouvrant abondamment de boue mélangée à de fins brins d'herbe que la tondeuse avait artistiquement ciselés la veille.

Tristan nous précéda dans le moulin. Alors que l'extérieur reflétait toute l'ancienneté des lieux, l'intérieur au contraire n'était qu'une ode à la modernité : les laques aux couleurs mélangées, brillaient sur les irrégularités ancestrales des murs. Le patchwork des teintes qui se battaient entre elles, posait inmanquablement un problème au premier regard. Celui qui avait fait le choix de cette option décorative n'avait pas manqué d'audace, surtout pour récidiver avec un mobilier ultra- moderne qui, curieusement, créait un ensemble chaud et confortable. L'alchimiste de ce lieu avait lui aussi perçu une autre dimension. Cela confirmait ma conviction que l'acte décoratif est un acte révolutionnaire : un grand chamboulement dont le résultat est incertain, où le génial peut côtoyer le médiocre. Une immense table ronde, en verre cristallin irisé de couleurs pasteltes, supportait quatre couverts.

Des bruits de pas me firent me retourner. Quelqu'un descendait l'escalier de bois situé au fond du salon. Un personnage se dirigea vers nous, trapu, cravaté, vêtu d'un costume sombre, le visage fermé.

— Je vous présente Antoine Bonardi... Mon médecin légiste préféré.

Le personnage ébaucha un léger sourire en inclinant la tête. La poignée de mains était franche.

Tristan enchaîna :

— Je vous montrerai vos chambres plus tard car maintenant nous allons passer aux choses sérieuses... Vous devez avoir faim.

Installés devant nos assiettes, je remarquai que j'étais le seul à n'avoir ni verre, ni fourchette. Lilian, qui déployait sa serviette sur ses genoux, n'avait rien remarqué. Tristan arriva de la cuisine avec une immense poularde qu'il commença, sitôt déposée sur la table, à découper de main de maître. Il remplit copieusement nos assiettes et tel Ruy Blas nous lança un théâtral *bon appétit, messieurs !* Voyant que je ne commençais pas en même temps qu'eux, Tristan me fixa d'un air interrogateur :

— Excusez-moi, mais je n'ai pas de fourchette, ni de verre non plus, dis-je timidement.

— Tristan se leva, et vint vers moi, l'air catastrophé.

— Mon Dieu ! ...Un oubli... Qu'à cela ne tienne.

Je le vis alors prendre une drôle d'attitude, tel un mage frappé de connaissance divine, puis, ses deux mains entamèrent une série de volutes au-dessus de mon assiette à la manière inspirée d'un magnétiseur penché sur son patient... La fourchette et le verre apparurent soudainement à leur place.

— Voilà ! Il suffit de demander.

Tristan, l'air le plus sérieux du monde, regagna sa place, et entama sa poularde avec entrain.

Lilian éclata de rire tandis que, dépité, je ne savais que dire.

— Allez ! Reprenez donc vos esprits, Gilles et attaquez donc cette poularde qui s'impatiente dans votre assiette, lança Tristan sur un ton théâtral.

— Mais...

Lilian se tourna vers moi pour me dire d'un air enjoué :

— Ne soyez pas surpris... Il fait le coup à tous ses invités, et encore, il vous a ménagé car, plus spectaculaire, il aurait pu transformer l'eau en vin, faire apparaître des poissons et multiplier les petits pains sur la table.

— Lilian a raison, reprit Tristan. Habituellement, pour ne pas avoir d'ennuis, je m'assure d'abord des convictions religieuses de mon convive... Et pardonnez-moi si j'ai passé outre aujourd'hui.

Lilian expliqua :

— Je vais vous dire : Tristan est grand amateur de prestidigitation et il fut un temps lointain où il voulait même en faire son métier. Il est très doué et parfaitement capable de vous monter tout un spectacle pour vous tenir en haleine toute une soirée.

— Étonnant ! Murmurai-je.

— Oui, n'est-ce pas... Pour un commissaire de police.

— Eh oui ! ... L'habit ne fait pas le moine, dit Tristan en faisant apparaître une ampoule allumée dans sa main droite : *et la lumière fut ! Éclairant le côté obscur de l'humanité et... la face cachée de la lune*, proclama-t-il, avec l'emphase d'un prophète de foire. Puis il éclata de rire.

— Je me régale à chaque fois, dit Lilian. Je suis toujours ébloui par cette dextérité qui tient du miracle.

Je sursautai.

— Ah vous voyez ! ...Vous aussi vous avez dit le mot.

— Quel mot ?

— Miracle... Le mot miracle.

— Oui, vous avez raison de me le faire remarquer et...

Tristan lui coupa la parole.

— Exactement comme il tient à le faire remarquer à ses patients, je lui ai expliqué maintes fois qu'il n'y a pas de miracle dans la